

Introduction générale

“Finalement, ce ne sont plus que des bêtes féroces auxquelles il ne reste plus rien d’humain”, τέλος δ’ ἀποθηριωθέντες ἐξέστησαν τῆς ἀνθρωπίνης φύσεως¹. Ainsi Polybe décrivait la métamorphose des mercenaires rebelles qui affrontèrent les Puniques entre 241 et 238, quand ils prirent des mesures contre leurs prisonniers de guerre : les Puniques seraient exécutés, leurs alliés auraient les mains tranchées². Les mercenaires tuèrent près de 700 prisonniers, en les mutilant avant de les jeter dans une fosse³. Pour Polybe, ces hommes avaient dépassé le stade de la sauvagerie animale. De prime abord, le récit offre une critique attendue des actes cruels d’hommes sans foi ni loi, de mercenaires brutaux qui ont outrepassé les limites. Pourtant, Polybe rappelait que bien souvent (πολλάκις) l’homme en vient à ce genre de comportement, en particulier dans le cadre guerrier : si son ennemi rend les coups, il redouble de violence. De fait, en réponse, les Carthaginois tuèrent leurs prisonniers et condamnèrent tous ceux qu’ils capturèrent par la suite à être écrasés par les éléphants⁴. Polybe le savait : ces gestes et cette fureur n’étaient pas propres au conflit entre les Carthaginois et leurs mercenaires. La remarque pousse à porter le regard du côté des Grecs, du monde de Polybe. La guerre et l’expérience de ses violences changeaient-elles les hommes ? Ces cruautés étaient-elles réellement extraordinaires ? On sent déjà une contradiction entre, d’une part, la sortie de Polybe contre les actions des mercenaires qu’il juge d’une violence inouïe et, d’autre part, une réflexion qui banalise cette brutalité. L’auteur ne pousse d’ailleurs guère loin son analyse : il se contente de dénoncer la “mauvaise éducation” (ἐκ παίδων κακὴν) des brutes et l’*hybris* des puissants, car il faisait des chefs les principaux responsables des sévices, alors même que ces derniers avaient été décidés par l’ensemble des soldats, réunis en assemblée⁵. En vérité, il se joue bien davantage dans cette histoire et dans celle des violences combattantes de l’époque hellénistique. Pour les expliquer, il faut entreprendre une enquête sur les ressorts des brutalités guerrières dans le monde des combattants, afin de comprendre les formes que prenaient leurs affrontements et les différentes manifestations des violences. Quels étaient les visages et les modèles des guerres des Grecs, du IV^e au I^{er} s. a.C. ? Comment les hommes vivaient-ils et ressentaient-ils leurs combats ? Comment l’agressivité et la brutalité se déployaient-elles dans ces engagements ? Quel sort attendait les vaincus ? C’est à ces problèmes que cette étude est consacrée.

1 Plb. 1.81.9, trad. Roussel [1970] 2003, légèrement modifiée.

2 Plb. 1.81.4.

3 Plb. 1.80.11-13 et 81.7.

4 Plb. 1.82.2.

5 Plb. 1.80.1-8, malgré l’opposition de quelques-uns.

LE COMBAT COMME OBJET D'HISTOIRE

Acteur pourtant essentiel de tout événement guerrier, le combattant est devenu tardivement un objet d'histoire, avec le mouvement historiographique de la "Nouvelle histoire-bataille"⁶. En France, il était pourtant devenu un important sujet de discussion hors des cadres militaires, au moins dès la fin de la Grande Guerre, dans le sillage du flot de publications de témoignages⁷. L'expérience combattante et ses formes ont été au centre de nombreux débats, bien avant que les historiens ne s'emparent de l'objet. Sans surprise, les études historiques se sont donc d'abord concentrées sur le premier conflit mondial, le "moment Grande Guerre"⁸. Néanmoins, d'autres travaux lui ont fait finalement quitter sa gangue originelle⁹. Les chercheurs anglo-saxons furent à l'avant-garde, et l'un des travaux les plus célèbres de la seconde moitié du xx^e siècle fut celui de J. Keegan, *The Face of Battle*¹⁰, qui plaça au centre de l'analyse le combat tel qu'il était vécu par ses acteurs. L'approche était, d'une certaine façon, expérimentale, car elle n'abordait que trois événements guerriers majeurs, trois "batailles", très distantes dans le temps (Azincourt, Waterloo et la Somme), et proposait des "coupes entomologiques"¹¹, reprenant en fait celles réalisées un siècle plus tôt par C. Ardant du Picq¹². Mais l'attention de l'auteur au déploiement de la violence dans le cadre du combat a inspiré de nombreuses études¹³. Le "visage de la bataille" et les combattants avaient véritablement acquis le statut d'objets d'histoire légitimes. De fait, "l'expérience de guerre (vécue comme témoin, précisément, mais plus encore comme *acteur* et, au premier chef, comme acteur dans l'activité de combat) constitue une expérience centrale dans le cours d'une vie humaine"¹⁴ ; on ne peut la négliger. En France, ces études connaissent un certain dynamisme depuis la dernière décennie du xx^e siècle¹⁵.

Peut-on transposer sans risque ce genre d'approche à l'étude des pratiques et des violences des sociétés anciennes ? On sent immédiatement le péril : on ne dispose pas de la masse des témoignages de la période contemporaine. Les lacunes que l'historien doit combler sont plus impressionnantes. Mais ce fut le mérite de l'ouvrage de V. D. Hanson de montrer que, malgré tout, une histoire du combat et des combattants en Grèce ancienne était possible¹⁶. Les sources, en particulier les textes littéraires, sont assez nombreuses et précises pour permettre de reconstituer, dans une certaine mesure, les réalités des expériences guerrières de ces périodes¹⁷. Certes, avec bien des incertitudes ; ne serait-ce que pour le combat hoplitique, qui a concentré l'attention de la majorité des chercheurs, bien des problèmes

6 Sur le nouveau rapport des sciences sociales au combat, voir Joana 2014.

7 Voir Gilles 2016. En Allemagne, on pense, parmi bien d'autres, à la publication du témoignage de Jünger 1920, et en Italie de Rossato 1919. Voir aussi Beaupré 2006.

8 Audoin-Rouzeau 2008b, 247.

9 Henninger 1999, 37-39.

10 Keegan 1976.

11 Audoin-Rouzeau 2008a, 189-190.

12 Ardant du Picq [1880] 1999, 19-50.

13 Parmi bien d'autres (classées chronologiquement) : Sabin 2000 ; Winkler 2020 ; White 2002 ; Muir 1998 ; Steplyk 2018, 41-75 ; Sagan 2017.

14 Audoin-Rouzeau 2008a, 11.

15 Lafaye 2017, 203-204. Elle se prête même à des tentatives d'histoire immédiate : Maillot 2020, 39-48.

16 Hanson [1989] 2009, 40-51. Payen 2012, 110-111.

17 Payen 2012, 13-15.

demeurent. La richesse des débats suffit néanmoins à montrer l'intérêt de tels travaux¹⁸. Force est toutefois de remarquer que la plupart d'entre eux se sont attachés à comprendre et décrire les expériences combattantes des guerres des époques archaïque et classique. Pour la période classique, ils se concentrent aussi bien souvent sur la période antérieure à la fin de la guerre du Péloponnèse. Les quatre siècles qui ont suivi la capitulation d'Athènes n'ont pas suscité le même engouement. En ce qui concerne l'époque hellénistique, le ^{xx}^e siècle fut surtout marqué par la volonté d'écrire une histoire politique, sociale¹⁹ et culturelle²⁰ du fait guerrier. À ces études s'ajoutèrent assurément de nombreux travaux d'histoire militaire tactique et opérationnelle, notamment sur les grandes batailles²¹, mais aucun n'a placé les combattants et leurs souffrances au cœur de la démonstration. Ce constat a défini l'objectif de cette recherche. Il restait à faire une histoire des pratiques et des expériences combattantes entre le ^{iv}^e et le ⁱ^{er} s. a.C.

Toute action violente, exercée par et sur des individus s'identifiant au groupe des combattants, ceux qui mènent les actions guerrières, qu'elle provoque ou non des morts, peut être considérée comme un combat. La définition se doit d'être large, afin de ne pas évincer des pratiques comme le brigandage et la piraterie, qui ne prenaient pas toujours place dans le cadre d'une guerre déclarée entre deux États. Elle permet également d'intégrer toutes les pratiques combattantes et pas seulement celles des batailles rangées. Car on ne peut établir à partir de ces dernières un paradigme explicatif des guerres anciennes, comme cela avait été fait dans les premières études polémologiques allemandes²². Il faut dépasser cette approche. Cela est d'autant plus nécessaire que la bataille rangée a également constitué le socle théorique de la démonstration de V. D. Hanson dans *The Western Way of War*²³, ouvrage qui a fait date et fortement pesé sur les études récentes de l'histoire militaire du monde grec. Bien plus qu'une restitution de leurs conflits, le tableau dressé par le chercheur est celui de la guerre "rêvée" des Grecs : un *agôn* honorable et équilibré dans lequel pourraient s'exprimer les valeurs hoplitiques²⁴. Si V. D. Hanson pense que ce modèle perdit de sa force au ^{iv}^e siècle, moment présumé du "déclin" de l'idéal hoplitique²⁵, il n'en suppose pas moins qu'il s'est maintenu sur le temps long, en fait jusqu'à la Seconde guerre mondiale²⁶ ! Les faiblesses du raisonnement pour l'analyse du phénomène guerrier à d'autres périodes ont été mises en évidence par plusieurs chercheurs²⁷. Il faut aussi revenir sur son utilité pour faire l'histoire du fait guerrier en Grèce ancienne. Outre le fait qu'"aucune description de bataille ne vient

18 Kagan & Viggiano 2013.

19 Comme en témoigne la grande étude de Launey 1949-1950. Voir en particulier p. 16-17.

20 Chaniotis 2005, 102-244, a proposé de nombreuses réflexions sur la guerre hellénistique et son substrat culturel. Le combat n'est cependant pas au cœur de l'étude.

21 Voir les articles d'A. M. Devine sur les batailles d'Alexandre ou des Diadoques (Devine 1975 ; Devine 1984 ; Devine 1985a ; Devine 1985b) ou celles de N. G. L. Hammond sur Cynoscéphales et Pydna (Hammond 1984a et Hammond 1988).

22 Pritchett 1974, 177, remarquait qu'on ne trouvait aucune analyse précise des autres opérations guerrières dans les ouvrages de H. Droysen, de J. Kromayer et G. Veith ou de H. Delbrück. Voir la synthèse de Konijnendijk 2018, 6-38.

23 Hanson [1989] 2009, 36-37.

24 Couvenhes 2018.

25 Hanson [1989] 2009, 48 et 224.

26 Hanson [1989] 2009, 9-18.

27 Heuser & Porter 2014 ; Le Gall 2015, 62 ; Audoin-Rouzeau 2008a, 205-208.

valider le schéma ou système hansonien”²⁸, on ne peut écarter de la discussion la masse des actions guerrières qui constituaient le lot commun des hommes en guerre, avant comme après la guerre du Péloponnèse²⁹. En vérité, une des limites des travaux sur le “visage de la bataille” est de s’intéresser d’abord aux grands événements guerriers. Les petites guerres ont été peu étudiées³⁰ et il convient de leur redonner une place de premier ordre : *empire and Big War are not the whole story*³¹.

Il conviendra, autant que faire se peut, de préciser l’ensemble des manifestations des violences combattantes. Mais si l’étude des tactiques et des usages militaires est d’une grande importance dans ce travail, elle doit avant tout amener au cœur du sujet : les hommes qui infligeaient et subissaient ces violences, leurs gestes, leurs émotions et leurs souffrances ; en somme, leur vécu et la physicalité³² de leurs expériences de guerre. “Étudions donc l’homme dans le combat car c’est lui qui fait le réel”³³.

ÉTUDIER LES EXPÉRIENCES COMBATTANTES SUR LE TEMPS LONG

Pour mener une telle enquête, il est nécessaire que le cadre spatial soit étendu. Certes, les analyses régionales des organisations militaires et des pratiques combattantes apportent beaucoup, et permettent de mieux saisir la spécificité de certains usages et leur ancrage dans des territoires. Néanmoins, pour établir ces caractéristiques, il convient aussi d’avoir une vision globale, ne serait-ce que pour éviter de reconnaître comme des particularités des pratiques plus largement répandues. Ce genre de raisonnement peut conduire à des excès, car l’on est toujours tenté d’élargir l’échelle. L’étude ici proposée, courant du IV^e au I^{er} s. a.C., ne pouvait d’ailleurs prendre en compte l’ensemble du monde hellénistique, tel qu’il fut façonné par les conquêtes d’Alexandre. Elle se limitera à l’espace égéen. La dénomination “espace égéen” constitue une facilité de langage pour désigner un très large territoire dont le centre est la mer Égée. Il s’étend d’ouest en est de la Grèce propre à l’Asie Mineure, plus précisément à son littoral égéen et aux régions voisines. Du nord au sud, de la Macédoine à la Crète et de la Bithynie à la Lycie. Ce choix a été dicté par une considération essentielle : l’espace égéen est celui pour lequel nous possédons le plus grand nombre de sources littéraires, épigraphiques et iconographiques sur les réalités combattantes. Cette large documentation invite à réfléchir sur la construction, l’élaboration et la diffusion de pratiques guerrières par des acteurs variés, civiques ou monarchiques. Car l’espace égéen fut un espace de conflits entre les monarchies, les nombreuses cités qui l’occupaient et les nouvelles populations qui l’intégrèrent, comme les Galates. Elle permet aussi de mieux saisir les évolutions comme les permanences, loin d’être évidentes lorsque nous ne disposons que d’une information fragmentaire. Enfin, ce cadre a l’avantage d’être cohérent du point de vue des opérations militaires : au IV^e siècle les grandes cités comme Sparte et Athènes, le royaume macédonien

28 Couvenhes 2018, 54. Également Payen 2012, 110-113.

29 Van Wees 2004, 131-132.

30 Bois 2011.

31 Ma 2000, 337.

32 Audoin-Rouzeau 2008, 239-243 pour une approche de la “physicalité combattante” à l’époque contemporaine.

33 Ardant du Picq [1880] 1999, 5.

et les Diadoques puis à partir du III^e siècle les monarchies antigonide, lagide, séleucide et attalide, la Confédération étolienne et d'autres États, comme Rhodes, portèrent, avec des moyens et des ambitions propres à chacun, leurs efforts militaires de part et d'autre de la mer Égée, et il serait peu satisfaisant de ne saisir qu'une partie des activités guerrières menées par ces acteurs, en se limitant à la Grèce propre. Il fallait considérer les pratiques combattantes dans l'ensemble de l'"espace opérationnel" de ces communautés.

Bien que ce cadre spatial soit vaste, on ne pouvait non plus restreindre par trop le cadre chronologique. Établir le point de départ pourrait paraître aisé : l'étude se concentrant principalement sur la période hellénistique, il suffirait de partir de la mort d'Alexandre. Après tout, on considère généralement que son règne puis les nombreuses guerres entre Diadoques³⁴ représentèrent une rupture radicale dans le phénomène guerrier. Mais cette césure n'est pas aussi évidente qu'on pourrait le croire. Certes, la constitution des grands royaumes et de leurs armées représente un changement de taille. Les guerres des rois eurent un parfum de nouveauté. Pour autant, elles ne doivent pas masquer le fait que bon nombre de pratiques de ces conflits s'inscrivaient dans l'héritage de l'époque classique. En outre, les luttes séculaires et les autres affrontements entre cités, qui formaient l'essentiel des faits guerriers de la période précédente, continuèrent d'être le cadre le plus commun des expériences combattantes. Les conquêtes d'Alexandre ont-elles vraiment changé la donne dans les petites guerres des cités ? Les études récentes sur l'histoire militaire des cités hellénistiques montrent de fait que la plupart d'entre elles continuèrent de se préoccuper de leur défense et de livrer des guerres³⁵. Aussi la question doit être posée : le règne, les conquêtes d'Alexandre et le processus de constitution des grands royaumes hellénistiques, furent-ils pour les communautés de l'espace égéen, dans le domaine des pratiques combattantes, une rupture majeure ? La défaite des cités de Thèbes et d'Athènes face à Philippe II, si elle changea radicalement les rapports de puissance en Égée, bouleversa-t-elle les manières de combattre, de vivre et de se représenter les expériences guerrières ? Les continuités mises en évidence dans la vie militaire des cités forcent à ne pas prendre pour acquis la rupture entre l'époque classique et hellénistique. Reste à comprendre si elle garde quelque portée dans l'histoire des violences et des faits combattants. Pour mesurer les évolutions, force est de rompre avec le découpage chronologique traditionnel : il convient de faire une histoire des pratiques combattantes sur le temps long. Un meilleur point de départ semble être la fin de la guerre du Péloponnèse. Inutile en effet de remonter trop haut. Si l'on veut évaluer l'étendue des mutations du fait combattant dans la seconde moitié du IV^e et la première moitié du III^e siècle, il est évident que cette enquête doit commencer dans le monde qui aurait été directement affecté par elles, celui qui sortit du conflit entre Athènes, Sparte et leurs alliés respectifs³⁶. Certes, contrairement à une opinion répandue, la guerre du

34 On suivra dans ce travail, pour les guerres des Diadoques, la chronologie basse défendue par Anson 2014, IX-XV, qui semble, en l'état de la documentation, s'accorder avec les documents cunéiformes, en tout cas pour les années 322-312 : McTavish 2019, 62-64. Sur le début des ères des rois : Savalli-Lestrade 2010, 57-59.

35 Ma 2000, 337-377 ; Chaniotis 2005, 1-36 ; Boulay 2014, 25-158. On pense aussi bien sûr aux contributions rassemblées par Couvenhes & Fernoux, dir. 2004. Voir Hamon 2006, 565-580.

36 Ce choix n'empêchera pas de revenir sur les enseignements de Thucydide, les pratiques du début du IV^e siècle restant proches de celles de la fin du V^e siècle : Payen 2012, 15-16.

Péloponnèse ne fut pas le temps d'une "révolution militaire"³⁷. Néanmoins, l'intensification des entreprises guerrières pendant ce conflit, la projection plus fréquente des opérations sur des théâtres lointains et des aménagements tactiques, comme le développement des cavaleries dans le Péloponnèse³⁸ ou l'usage plus régulier des peltastes³⁹ et des forteresses offensives⁴⁰, sont autant de mutations qui donnèrent de nouveaux visages au fait guerrier. Elles n'apparurent que progressivement, durant la longue guerre du Péloponnèse ; en vérité, on ne les voit se cristalliser qu'au moment des premiers conflits du IV^e siècle. Enfin, le premier IV^e siècle fut aussi un temps d'innovation militaire, même dans le combat hoplitique⁴¹. En conséquence, le lot de conflits qu'entraînèrent la mise en place et la chute des hégémonies lacédémonienne puis thébaine constitue un contexte guerrier singulier. Ce dernier est suffisamment homogène pour permettre la comparaison avec le monde postérieur aux conquêtes macédoniennes. En débutant l'analyse au début du IV^e siècle, on profite aussi de l'émergence de toute une littérature militaire qui permet d'entrevoir avec quelques détails les petites guerres livrées par les communautés. La confrontation des traités de Xénophon ou d'Énée le Tacticien aux documents de l'époque hellénistique, littéraires et épigraphiques, ouvre la voie à de nombreuses pistes de réflexion.

Délimiter la limite chronologique basse de cette étude est aussi une entreprise difficile. Elle aurait pu s'arrêter avec les conquêtes romaines, mais lesquelles ? La soumission de l'Achaïe, la provincialisation de la Macédoine ou celle de l'Asie Mineure après la disparition de la monarchie attalide ? Ici encore, il reste à démontrer si ces événements militaires et/ou géopolitiques ont engendré une rupture dans les pratiques et les représentations du fait combattant. Il eût été peu satisfaisant de considérer la fin du II^e siècle comme une césure sans soumettre cette conjecture à une enquête. D'autant plus que le triomphe de Rome (et de ses alliés) dans l'espace égéen ne fut pas le début d'une ère de paix : entre les révoltes contre le pouvoir romain, les conflits contre ou aux côtés de Mithridate et enfin les guerres civiles romaines, les communautés de l'espace égéen eurent maintes occasions de se confronter à l'expérience de la guerre et du combat. Aussi faut-il pousser plus loin. Avec la fin des guerres civiles et le début de l'Empire, la guerre fut rejetée aux marges de l'espace égéen. À cette période, si les communautés continuèrent d'entretenir une culture martiale et des institutions militaires, et n'eurent que progressivement le sentiment de vivre dans un monde relativement pacifié, elles ne se retrouvèrent que rarement engagées dans des conflits. Les guerres limitées contre leurs voisins en particulier, qui formaient depuis longtemps l'une des principales facettes de la compétition qui les hiérarchisait, finirent par s'éteindre. Les expériences combattantes de leurs habitants s'en trouvèrent bouleversées. Dès lors, pour vivre la guerre, il fallait intégrer les armées de l'Empire. Cette évolution générale doit certes être nuancée : en Grèce propre, la situation ne fut pas la même dans le Péloponnèse et en

37 Sur les dangers de ce concept (introduit par Roberts 1956, puis repris et complété Parker [1988] 1996, 6-44), voir Konijnendijk 2018, 38 et Echeverría 2008, 16 et 43-49. Il fait d'ailleurs l'objet de nombreux débats pour la période moderne (Black 1995) et doit être manié avec prudence pour les époques antérieures. Ainsi sur le problème de la poliorcétique, qui ne fut pas une innovation de la guerre du Péloponnèse : Seaman 2020, 29-38.

38 Spence 1993, 1-33 ; Lendon 2005, 106.

39 Best 1969, 21-35.

40 Westlake 1983, 12-24.

41 Van Wees 2004, 196.

Macédoine ; en Asie Mineure, les côtes occidentales connurent une vie moins agitée que certaines régions de l'intérieur, comme celles qui étaient frontalières de l'Isaurie. Certains États enfin, comme la Confédération lycienne, disposaient encore de moyens militaires importants. Néanmoins, pour la majorité des populations de l'espace égéen, la guerre et ses ravages, les combats et leurs maux, devinrent des menaces plus lointaines qu'elles ne l'étaient pour leurs ancêtres⁴². Par conséquent, il convient d'arrêter l'analyse au début de l'époque augustéenne.

DES PRATIQUES AUX EXPÉRIENCES COMBATTANTES

Cette étude n'est pas une histoire militaire de l'espace égéen entre le début du IV^e et la fin du I^{er} s. a.C. Elle n'est pas une histoire de la guerre, de ses liens avec l'histoire religieuse, sociale et économique de la Grèce égéenne. Elle ne proposera pas une analyse précise des rapports entre les phénomènes guerriers et politiques. C'est en effet le combat qui est ici érigé en objet d'étude et non la guerre. Ce travail cherche d'abord à remplacer "le modèle grec" de la guerre proposé par V. D. Hanson, fondé sur la seule expérience du combat hoplitique en bataille rangée, par "les modèles grecs" de la guerre, prenant en considération l'ensemble des pratiques combattantes qui se développèrent aux époques classique et hellénistique.

Il se concentre donc avant tout sur les multiples expériences violentes vécues par les hommes en guerre et les évolutions qu'elles purent connaître en quatre siècles. En revanche, ce choix n'implique aucunement que les structures du phénomène guerrier ne seront pas abordées. Les combattants et leurs pratiques ne peuvent en être détachés. Les institutions militaires, avec les mesures de mobilisation, ou les logiques économiques des conflits, dictaient les méthodes employées par les armées pour livrer leurs guerres. Les actions guerrières se déployaient dans un cadre forgé par différentes structures. Force est d'accorder à ces dernières toute l'attention nécessaire. Elles ne constitueront simplement pas le but d'une analyse consacrée aux expériences combattantes. Le combat touche également à l'histoire des violences, des corps⁴³, des émotions⁴⁴, des perceptions⁴⁵, ou encore des techniques. Une histoire des techniques implique de prendre en compte les instruments des combats, les armes. Mais ce travail ne sera pas une étude archéologique. Il porterait trop loin et demanderait un effort important, aucune véritable typologie n'ayant été réalisée pour l'époque hellénistique, en dehors de certaines pièces défensives spécifiques, comme les casques⁴⁶. L'analyse se nourrira de la documentation archéologique, sans pour autant en rassembler tous les témoignages. Les fortifications seront intégrées à l'étude, sans que l'on propose ici une histoire architecturale précise. Pour les autres vestiges, une approche purement archéologique se confronterait aussi à une difficulté de taille : la plupart des objets

42 Payen 2012, 17 : "tous s'interrogent, au II^e siècle, sur ce que fut l'histoire des cités dont, paradoxalement, un des liens les plus puissants fut la guerre".

43 Dans la continuité de l'approche développée par Corbin 2005 et Audoin-Rouzeau 2006.

44 Un domaine de recherche récent, bien que l'école des Annales l'ait abordé par l'histoire des mentalités. Pensons pour la période antique aux travaux rassemblés dans Chaniotis, éd. 2012 ; Chaniotis & Ducrey, éd. 2013, en particulier la contribution de Patera 2013, 109-134. Aussi récemment Chaniotis, éd. 2021.

45 Une approche semblable à celle de Chaline 2000, 181-185.

46 Dintsis 1986.

mis au jour ne sont pas issus de contextes archéologiques associés à des épisodes violents. On ne dispose d'aucun équivalent au site et au matériel de la bataille de Towton (en 1461)⁴⁷. Privé de ces contextes, on ne peut toujours tirer de conclusions sur l'usage des armes ou les blessures infligées, à partir du seul examen des données matérielles.

Fort heureusement, les textes comblent une partie de nos lacunes. Les sources littéraires nous apprennent beaucoup sur les pratiques combattantes. Elles forment bien entendu le noyau de cette étude, autour duquel gravitent les autres données à notre disposition. Il est difficile de trouver le même degré de précision dans le reste de la documentation. Leur usage impose malgré tout la prudence. Pour l'analyse des pratiques combattantes, on ne peut traiter les écrits littéraires comme un ensemble homogène : les auteurs anciens n'ont pas, loin s'en faut, les mêmes schèmes d'appréciation du fait guerrier. L'approche d'un Polybe et de son "histoire pragmatique"⁴⁸ n'a guère en commun avec celle d'un Plutarque⁴⁹. Le genre et les stratégies d'écriture déplacent le regard et mettent en scène de manière diverse les fragments du réel qu'ils donnent à voir. Il est donc peu satisfaisant de sélectionner dans les textes anecdotes et précisions afin de reconstituer "une" expérience combattante, comme a pu le faire V. D. Hanson⁵⁰. On ne peut certes toujours faire mieux. Mais les études cherchant à recréer, par un recollement non classé et non hiérarchisé de faits tirés des auteurs les plus divers, les combats des Anciens, se fondent sur une méthodologie discutable⁵¹. Ce travail cherchera à faire émerger non une, mais des expériences combattantes. En outre, si l'on ne se privera pas d'employer tous les textes à notre disposition, une approche complémentaire sera proposée. Car l'abondance des témoignages dans les textes historiques permet leur mise en série, afin d'évaluer d'une part les normes permettant à un Xénophon ou un Polybe de raconter les combats de leur temps, d'autre part la fréquence de telle ou telle forme ou manifestation des pratiques et des violences combattantes. Les enseignements de cette méthode sont, comme on le verra, fort utiles pour la compréhension de certaines spécificités des affrontements, en particulier leurs dynamiques.

Ce travail accordera une place importante à d'autres sources jusqu'ici peu mobilisées. Les sources épigraphiques recèlent une grande richesse d'informations. Elles apportent des données essentielles sur le rapport des communautés à leurs guerres et à leurs combats, donnent à voir l'encadrement organisé par les cités, de la préparation des individus à la mise en mémoire des affrontements⁵². Elles ne concernent pas uniquement le monde des cités : l'un des documents majeurs pour l'étude de la vie de campagne dans l'armée des rois antigonides est une inscription reprenant le règlement militaire instauré par cette

47 Sutherland 2015. Il faut certes mentionner les squelettes exhumés sous le monument des Thébains à Chéronée (Liston 2020) et les treize Lacédémoniens de la tombe collective du Céramique (Willemsen 1977). Mais ces cas ne permettent pas un travail comparable à celui mené sur les charniers médiévaux.

48 Pédech 1964, 21.

49 Gazzano & Traina 2014 ; Zaccarini 2019 ; Enrico 2019 ; Nicolai 2019 ; Muccioli 2019.

50 Hanson [1989] 2009, 45-47.

51 Payen 2012, 111-112 : "dans les analyses de Hanson, la reconstitution historique de la situation de l'hoplite au moment du combat repose donc sur l'universalité de l'expérience, sur la certitude que toutes les batailles l'ont reproduite et sur l'assurance que l'auteur, *farmer*, comme les hoplites grecs, et issu d'une famille d'anciens combattants, occupe le meilleur poste d'observation" (p. 112).

52 Voir Boulay 2014, 25-158 sur l'encadrement militaire et p. 461-483 sur les mémoires guerrières.

monarchie⁵³. L'importance de ce type de sources pour l'histoire des violences et des pratiques combattantes a bien été mise en évidence par J. Ma⁵⁴. On trouve dans les décrets des cités bien des détails sur des faits guerriers jugés peu dignes d'attention par les grandes synthèses historiques du temps, comme celle de Polybe. Ces inscriptions permettent notamment, en les croisant avec les sources littéraires, de préciser les apparences des petites guerres. Par ailleurs, certains décrets offrent des tableaux assez précis : on pense à celui de Métropolis pour Apollônios, fils d'Attale, qui périt à la tête d'un contingent de sa cité lors de la guerre contre Aristonikos-Eumène III⁵⁵. D'autres textes apportent des enseignements essentiels sur les représentations guerrières. Les épigrammes funéraires, par exemple, révèlent comment l'on façonnait ces événements dans les mémoires, civiques comme familiales⁵⁶. Elles livrent aussi régulièrement des détails sur les configurations dans lesquelles périrent les hommes qu'elles célébraient.

On profitera enfin d'un autre ensemble de sources étroitement concerné par les systèmes de représentation des combats : les images⁵⁷. On les a souvent employées en complément des pièces archéologiques, afin de préciser l'apparence des combattants et de leur équipement⁵⁸. Mais si elles livrent des données indispensables sur l'armement, elles offrent surtout des pistes de réflexion sur les visions que l'on entendait exposer des gestes et des expériences martiales⁵⁹. Pour L. Hannestad, ces représentations guerrières font preuve d'un certain réalisme⁶⁰. Il ne s'agit néanmoins pas de photographie : les Grecs mirent en image leurs combats avec leurs conventions. Ces codes permettant de figurer les violences guerrières doivent intégrer l'analyse. Notons d'ores et déjà qu'ils se sont maintenus, sans véritable bouleversement, jusqu'à la fin de la période hellénistique. Il conviendra d'accorder une attention particulière à cette surprenante continuité et de travailler sur ces liens avec les réalités martiales⁶¹, en particulier pour les images de combats collectifs que l'on trouve par exemple sur l'*hérôon* de Trysa en Lycie⁶² au IV^e siècle ou sur le pilier de Paul-Émile à Delphes au II^e siècle⁶³.

C'est en croisant toutes ces sources que l'on peut espérer rendre compte des expériences combattantes de la période considérée et des représentations qui les entouraient.

Les expériences combattantes : le pluriel est important, et se justifie aisément. Il faut en effet souligner d'entrée le caractère polymorphe du phénomène guerrier : les activités militaires des royaumes, des Confédérations, des grandes, des moyennes et des petites cités n'étaient en rien équivalentes ; *to construct a number of models of ancient wars (...), at the*

53 Hatzopoulos 2001, 16-17 et 23-24.

54 Ma 2000, 338 et 357-361.

55 *I. Metropolis*, décret A, l. 27-35.

56 On peut citer l'étude de Helly 2016. Voir aussi Ma 2004, 201, 205-206, 209-210, 213-215 ; Ma 2005.

57 Lissarrague 1990, 9-12 et 235-237 ; voir aussi Lissarrague 2004, 183-189 et Lissarrague 2008, 15-27.

58 Ainsi Anderson 1970, 28-36.

59 Hölscher 2003 et Hölscher 2019, en particulier p. 83-257 sur les époques classique et hellénistique.

60 Hannestad 2001. Voir aussi Schäfer 2005.

61 À la suite de Pirson 2014 (48-50 pour une analyse des images en lien avec les expériences combattantes).

62 Landskron 2015, notamment pl. 70-86.

63 Taylor 2016.

*outset, we should have to distinguish between small and large states*⁶⁴. À l'époque classique, étaient considérées comme "grandes" cités celles qui disposaient d'une démographie civique leur donnant les moyens d'être une puissance hégémonique⁶⁵. "Les ambitions des petites cités (et, partant, leur conception de l'*éleuthéria*) étaient nécessairement d'une autre nature"⁶⁶. L'opposition entre grandes cités aspirant à l'hégémonie et petites cités dominées était-elle encore valable à l'époque hellénistique ? Elle l'était certainement : on ne peut mettre sur le même plan Rhodes et des petites cités de la côte occidentale de l'Asie Mineure⁶⁷. Toutefois, avec l'émergence des grands États monarchiques et le développement des Confédérations, les rapports de puissance changèrent. Les puissantes cités ne pouvaient, entre le III^e et le I^{er} siècle, prétendre à plus qu'une hégémonie régionale⁶⁸. Sans compter que bien des petites cités, par leur intégration dans des Confédérations ou leur sujétion à des royaumes, se retrouvèrent *de facto* protégées des appétits des grandes⁶⁹. Reste que, à l'échelle régionale, nombreuses furent les petites cités victimes de l'expansionnisme d'autres communautés dont la force, certes modeste comparée à celle des superpuissances, n'en demeurait pas moins largement supérieure. On connaît ainsi "l'activité remarquable de Milet pour établir ou élargir son influence dans le voisinage immédiat, dans le microcosme du bassin du Bas Méandre", après la paix d'Apamée⁷⁰, ou celle de Cyzique⁷¹. Dans le monde des cités, la guerre restait une menace, comme à l'époque classique, où elle était "toujours présente, à titre de virtualité plus ou moins grande ou d'horizon, dans les relations entre les cités, de sorte que tout conflit politique ou diplomatique a lieu en se réglant sur la prise en considération d'une possible guerre, seule à même d'indiquer sans équivoque qui est le plus puissant"⁷².

Par ailleurs, toutes les guerres menées par les États, puissants ou non, ne répondaient pas au même objectif. M. I. Finley faisait déjà la distinction entre les conflits "limités", et les guerres pour des enjeux majeurs, qui pouvaient remettre en cause l'existence d'un des belligérants, ajoutant qu'entre les deux catégories se trouvaient un nombre infini de nuances⁷³. Les guerres limitées n'étaient pas l'apanage des petites cités comme les guerres d'anéantissement ou de conquête celui des grandes puissances. Tous ces éléments affectaient de manière profonde les expériences combattantes. À la fin du III^e siècle, un citoyen d'Amphipolis, sujet du roi antigonide, avait bien plus de chance d'être appelé en campagne, par moment plusieurs fois en quelques années⁷⁴, qu'un citoyen de Korésia de Kéos. L'activité militaire des souverains donnait un dynamisme tout particulier aux vies guerrières des hommes qui les servaient. Il faut en outre toujours prêter attention aux réalités locales : un autre sujet de Philippe V, un citoyen de Métropolis en Thessalie, avait peu de chances de participer aux expéditions

64 Finley [1985] 1986, 78.

65 Gauthier 1987-1989, 189-193 (= Gauthier 2011, 299-307).

66 Gauthier 1987-1989, 190 (= Gauthier 2011, 303).

67 Comme Pidasa et Héraclée du Latmos : Wörle 2003.

68 Ma 2014, 153 : "la seconde évolution majeure est la fin de la tentation hégémonique à laquelle certaines cités avaient succombé. Même si la 'petite guerre' et le micro-impérialisme n'ont pas quitté la scène, la grande politique à visée hégémonique n'est plus du ressort des cités, pas même des plus grandes".

69 Gauthier 1987-1989, 194 (= Gauthier 2011, 308).

70 Hermann 2001, 109-116 (citation p. 111) ; Pimouguet-Pédarros 1995, en particulier p. 94-95.

71 Ma 2004, 211.

72 Ponchon 2019, 115.

73 Finley [1985] 1986, 76.

74 Malgré les roulements entre les districts : Hatzopoulos 2001, 87-89.

royales, à moins qu'il ait été de l'élite cavalière, ou mercenaire. Il put connaître les courses et les ravages des Étoliens ou le combat qui permit en 198 aux Métropolitains de repousser l'une de leurs invasions en force⁷⁵. Nombre de Thessaliens connurent surtout à cette période la guerre défensive⁷⁶. Ajoutons que les générations successives d'une communauté ne connaissaient pas des expériences identiques : si l'on prend le cas de Priène, on peut supposer que les hommes qui vécurent les décennies troublées du début du III^e siècle⁷⁷, marquées par des guerres extérieures, une guerre civile, et les invasions galates, eurent une vie militaire particulièrement mouvementée. Au II^e siècle en revanche, si le temps de la guerre antiochique puis celui de la guerre menée avec Magnésie contre Milet⁷⁸ et ses alliés furent une période difficile, celle qui court de la fin de ce conflit aux guerres contre Aristonikos, près de deux générations plus tard, semble plus calme⁷⁹, même si les Priéniens virent en 155 leur territoire ravagé par le roi de Cappadoce Ariarathe V⁸⁰. On se montrera certes prudent : nos lacunes sont importantes, et des découvertes épigraphiques pourraient révéler l'existence de conflits mineurs dans ces décennies d'accalmie. Reste qu'on peut à bon droit penser que des générations se voyaient relativement épargnées par rapport à d'autres.

À n'en pas douter, les différentes envergures des conflits, le caractère polymorphe des situations combattantes et la grande variété des pratiques engendrèrent des actions et des violences hétérogènes. Cette diversité se renforce encore lorsque l'on considère les statuts des combattants : à tout le moins, il faut séparer piétons⁸¹ et cavaliers, distinguer guerre sur terre et guerre sur mer. La pluralité des expériences ne constitue pas un obstacle à l'étude, elle lui donne au contraire une première orientation. Elle pousse à prendre en compte la complexité des faits de guerre : outre les grands affrontements, qui ont longtemps concentré l'attention, il faut étudier les coups de main, les embuscades, les rencontres fortuites, les défenses et assauts de petits points fortifiés, les combats de siège lors de sorties, pour la conquête d'une tour ou d'une portion de rempart, les attaques surprises sur des hommes désarmés ou encore les assauts nocturnes. En somme, analyser l'ensemble des configurations combattantes.

En définitive, le but est se rapprocher des hommes, de proposer une histoire des combats "au ras du sol"⁸². Pour autant, on ne peut se jeter immédiatement au niveau des combattants. Pour comprendre les expériences et retrouver dans des récits parfois stéréotypés le vécu, il

75 Liv. 32.13.10.

76 Voir notamment Baker 2001c, 197.

77 Crowther 1996, 195-250, en particulier p. 210-231. Thonemann 2011, 28.

78 Baker 2001b ; Wörle 2004 ; Thonemann 2011, 28.

79 Bresson 2001, 11-16. La période entre 188 et 133 est ainsi qualifiée de "Siècle d'or" par A. Bresson. La menace de la guerre restait néanmoins présente. Aussi le *koinon* des Ioniens ne se montra pas avare en louanges dans son décret en l'honneur d'Eumène II, qui menait alors de durs combats contre les Galates (168-166) : *Milet* I, 9, 306 et Welles 1934, n° 52. Voir Holleaux 1924, en particulier p. 306-311 ; Savalli-Lestrade 2001, 77-78.

80 Plb. 33.6.1-7.

81 Cette étude fait le choix de préférer généralement le terme "piéton" à celui de "fantassin". Au Bas Moyen Âge, les piétons sont opposés aux chevaliers et le mot révèle les hiérarchies militaires et sociales, comme à l'époque féodale la distinction entre *pedites* et *milites* (Contamine [1980] 2003, 109-110). Les hiérarchies tactiques et sociales du monde grec étaient de même liées (même si ces liens, on le verra, priront de multiples formes). Pour souligner ces usages, les *πεζοί* et les *pedites* seront le plus souvent dans ce travail des "piétons".

82 L'expression est de Revel 1989. Sur l'approche de la guerre "au ras du sol" : Audoin-Rouzeau 2008, 318 et Audoin-Rouzeau 2009, 9.

convient d'avancer par étapes. C'est une descente progressive vers les hommes que propose ce travail, partant des cadres opérationnels et des organisations tactiques pour arriver aux violences guerrières infligées et subies, en passant par les mouvements et les temporalités des combats, autrement dit par leurs dynamiques ; le combattant était membre d'une communauté, et on ne peut étudier l'un sans l'autre. Les cadres institutionnels, opérationnels et tactiques ont leur importance pour saisir les multiples formes du fait combattant. Il faudra se confronter aux limites des actions militaires, aux problèmes organisationnels auxquels faisaient face les armées et aux pratiques qui devaient, théoriquement du moins, permettre de les surmonter ou de les atténuer, enfin aux diverses manières de mener les opérations.

Une fois ce travail, qui occupera la première partie, effectué, il sera possible d'aborder directement les combats. On conservera tout d'abord, dans la deuxième partie de cette étude, une approche surplombante des actions guerrières. Pour voir les combats et leurs violences, il faut en effet en saisir les dynamiques, leurs mouvements et leurs temporalités. On ne peut évaluer l'intensité des violences combattantes sans en percevoir les durées et mettre en lumière les mouvements des groupes sur le terrain. C'est une évidence, les hommes en guerre agissaient de manière collective : avant de pouvoir scruter et décrire les combats à l'échelle des individus, on doit en comprendre les évolutions à l'échelle des groupes. Comment passait-on du temps du face-à-face à celui de la déroute ? On le soupçonne, la réponse sera amenée à varier selon les contextes guerriers. Mais de la diversité peuvent tout de même émerger des usages et des comportements communs. En outre, le travail de mise en série des textes permettra d'aller plus loin. Car ce qu'il importe de dégager, dans cette enquête sur les dynamiques combattantes, c'est leur répartition. Quelles dynamiques étaient communes et, partant, familières à la majorité des acteurs ? À l'inverse, quelles étaient celles qui relevaient de l'exceptionnel et n'étaient vécues que par une minorité ? On ne peut proposer un tableau abouti des expériences combattantes sans prendre en compte la fréquence de telle ou telle forme de pratiques guerrières. Cette deuxième partie n'a cependant pas seulement pour objectif de définir les mouvements et les temporalités des combats. Elle doit surtout emmener vers leur principale cause : les émotions combattantes, au premier rang desquels la peur.

Cette étape franchie, on pourra se rapprocher des hommes, du "royaume du chaos et de l'entropie"⁸³, et analyser les pratiques et les violences combattantes "au ras du sol". La troisième et dernière partie examinera les différentes configurations qu'aura fait émerger l'étude des dynamiques combattantes, afin de dégager, dans la mesure du possible, les expériences, les gestes et les ressentis individuels, les ressorts de la brutalité. De l'affrontement à distance au corps à corps, en passant par les combats pour des espaces fortifiés et le temps par excellence des brutalités guerrières, celui de la poursuite et du massacre des vaincus, il y avait bien des contextes dans lesquels se déployaient les violences combattantes. Avec cette histoire des combattants vient également celle de leurs souffrances, des blessures et des morts. Pour ces dernières, ici encore, le pluriel est de rigueur. Le fait que nombre de sociétés ont fait de la mort à la guerre une fin acceptable peut atténuer voire masquer les violences

combattantes, lisser ces ultimes expériences⁸⁴. Au plus fort de la Grande Guerre, en 1915, la création d'une mention "Mort pour la France" transformait ainsi le trépas au combat comme un événement isonomique, au fond une fin équivalente pour les victimes⁸⁵. De même, dans la cité athénienne classique, "pour obtenir l'éloge, il suffit de périr à son service"⁸⁶. La "sinistre arithmétique des pertes"⁸⁷, qui clôt de nombreux récits d'affrontements dans nos sources, tend aussi, sans analyse supplémentaire, à uniformiser le phénomène de la mort au combat. Périr, mais comment ? On se doute que la diversité des pratiques et des configurations combattantes ne pouvait que provoquer de multiples fins. Reste à les explorer.

84 Payen 2012, 10 : "au service et au nom de la collectivité, la guerre, figée en une entité, peut être présentée *comme* 'belle' ; le subterfuge disparaît dès que sont rappelées les souffrances individuelles et les réalités de la mort, soudaine ou lente". Voir aussi p. 119.

85 Audoin-Rouzeau 2000, 538-539.

86 Loraux [1981], 1993, 73.

87 Drévilion 2007, 17.

